

La critique

Laurent Mailhot

Volume 6, numéro 2, mai 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036446ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036446ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mailhot, L. (1970). La critique. *Études françaises*, 6(2), 259–276.
<https://doi.org/10.7202/036446ar>

LA CRITIQUE

La critique de la littérature québécoise continue à se développer et à se diversifier. Prenant appui principalement sur l'enseignement et la recherche universitaires (même chez des personnalités aussi libres et aussi différentes que Jean Éthier-Blais et Gérard Bessette), elle met ces années-ci les bouchées doubles. Si les chroniques de certains journaux déçoivent, divers autres périodiques ¹, de nouvelles collections ², des livres nombreux offrent au lecteur professionnel un éclairage de moins en moins intermittent et sporadique.

1. Soulignons la qualité de la plupart des articles et l'intérêt des inédits, même s'ils sont contemporains, des *Cahiers de Sainte-Marie* (dont d'anciens numéros doivent être réimprimés par l'Université du Québec). *Livres et auteurs canadiens* s'est amélioré. Plusieurs bonnes surprises ne suffisent pas cependant à dissiper une impression générale d'improvisation et de fourretout. Mieux organisé, mieux présenté, ce bilan annuel pourrait tenir une place importante. En 1969, fait nouveau, trois revues parisiennes ont consacré des numéros spéciaux à la littérature et à l'art du Québec : celui d'*Europe* étant, à tous points de vue, le plus considérable; celui de la *Revue d'esthétique*, le plus neuf (sauf l'article sur la poésie contemporaine); celui de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, le plus partiel et le plus inégal.

2. Les « Dossiers de documentations sur la littérature canadienne-française » (*Fides*) ont fait paraître un *Félix Leclerc* complaisant, d'utiles *Nelligan, Roy, Guèvremont*, et un beau *Savard*, qui reprend le numéro spécial de *Lectures* : carte, tableaux, glossaire, documents autographes... La collection « Reflets » du Centre éducatif et culturel a publié de bonnes études

Mais le grand public, l'amateur (et ce mot n'est pas péjoratif) ? Il ne lira sans doute pas les thèses, du moins celles qui se prétendent techniques alors qu'elles ne sont que scolaires. Lit-il les revues universitaires, qui rejoignent surtout les bibliothèques étrangères ? Lit-il même *Liberté* et *la Barre du jour* ? Ces deux revues, au rythme irrégulier, publient souvent des numéros spéciaux, littéraires et esthétiques, et, contrairement aux défuntés *Cité libre* et *Parti pris* — plus politiques, plus larges sans être éclectiques — ne semblent toucher qu'une fidèle clientèle d'étudiants, de professeurs, d'artistes. Ne manque-t-il pas ici un mensuel, magazine littéraire et culturel, qui, entre les suppléments des grands quotidiens et les revues ou ouvrages spécialisés, offrirait toutes les chroniques (d'abord celle de la radio et de la télévision), un panorama critique de la production courante, augmenté de courtes monographies, de portraits, d'interviews élaborées, de tables rondes, etc. ?

La ville dans le roman et le roman dans la cité

*Montréal dans le roman canadien*³ est un livre attirant et décevant. Il présente d'évidentes qualités d'ordre, de clarté. A-t-il une véritable rigueur littéraire ? C'est moins sûr. Thèse de sociologie urbaine, de littérature comparée ? Ni la ville ni surtout le roman n'y trouvent tout à fait leur compte.

À quoi bon convoquer une trentaine de romanciers, une quarantaine de romans, de 1940 à 1965, à seule fin de leur poser des questions qu'une équipe d'enquêteurs pourrait adresser à n'importe quel éventail de citoyens ? Les romanciers ne font-ils qu'apercevoir comme tout le monde, et moins bien que divers techniciens des

sur Péguy et sur le surréalisme, ainsi qu'une thèse sur Jean-Charles Harvey. La collection « Lecture Québec » du *Renouveau pédagogique*, sous une agréable couverture, dans un format original, commode, paraît destinée à la lecture plus qu'à la pédagogie. Ses introductions et ses notes, comme le choix de quatre des six premiers titres (puisés au fond du Cercle du livre de France) laissent perplexe.

3. Antoine Sirois, *Montréal dans le roman canadien*, Montréal, Marcel Didier (Canada), 1969, XLVI-195 p.

sciences humaines, le cosmopolitisme et le dynamisme de Montréal, « chantier perpétuel », la division Est-Ouest, la « coulée israélite » du boulevard Saint-Laurent, la barrière physique et économique du Mont-Royal, l'étanchéité des groupes ethniques, etc. ?

Ce qui frappe surtout, à lire *Montréal dans le roman canadien*, c'est l'ABSENCE de Montréal, sauf quelques clichés et généralités, dans les romans montréalais⁴. Non seulement ils ne nous renseignent pas sur les importantes colonies italienne, grecque, chinoise... ; sur certains quartiers ou banlieues caractéristiques : Côte-des-Neiges, Rosemont, Ville Mont-Royal, les rives du lac Saint-Louis et de la rivière des Prairies ; sur l'onomastique, la publicité, les moyens de transport, les loisirs, l'alimentation, la mode vestimentaire, etc. Ils ignorent même l'architecture⁵ et, à tous points du vue, des institutions aussi significatives que les hôpitaux, les églises, les musées. On parle beaucoup de la *Main*, à juste titre, mais pas de la rue Sherbrooke et très peu des axes Sainte-Catherine et Saint-Denis, lieux de tant de promenades, d'enfances et de rêves. L'étude des quartiers financiers et commerciaux, vus par les romanciers des deux langues et des trois religions, prend moins de vingt lignes : n'y aurait-il pas là matière à réflexion ? J'en apprends plus là-dessus dans l'« Essai crucimorphe⁶ » de Hubert Aquin sur la Place Ville-Marie.

4. Question et réponse de *Bonheur d'occasion* : « Comment peut-on être Montréalais ? [...] être Montréalais, c'est ne pas être. » Celle de *la Montagne secrète* : « On ne peut être Montréalais si d'abord on ne se possède pas soi-même » (G.-A. Vachon, « L'espace politique et social dans le roman québécois », *Recherches sociographiques*, t. VII, n° 3, septembre-décembre 1966, p. 263-267). Mais comment se posséder individuellement si on ne se possède pas collectivement ? Montréal est le « cadre d'un drame qui ne se joue pas » (*Liberté*, vol. 5, n° 4, juillet-août 1963, p. 296).

5. Colonisation, prolétarianisation et dépersonnalisation contribuent au divorce capitaliste entre l'architecture et le peuple. Cf. J. Trudel (« Notre environnement urbain », *Parti pris*, vol. 2, n° 4, décembre 1964, p. 21-31), qui explique le rôle des escaliers extérieurs, des balcons, des déménagements, du « complexe de locataire », etc. Ce numéro spécial, « Montréal, la ville des autres », n'est pas cité dans la bibliographie d'A. Sirois.

6. Hubert Aquin, « Essai crucimorphe », *Liberté*, vol. 5, n° 4, juillet-août 1963, p. 323-325.

Les romanciers répertoriés ne nous parlent pas, fût-ce pour en regretter l'éloignement ou l'absence, du fleuve, du port, des îles, des parcs, des saisons. Le parc Lafontaine au moins n'a-t-il pas valeur de centre réel et mythique ? Et le Mont-Royal a-t-il cessé d'être une colline, un bois, un lac, un ou deux cimetières, pour n'être qu'un belvédère pour automobilistes et, pis encore, une figure géométrique, un pur symbole d'ascension sociale et de ségrégation ? Jacques Cartier et Gailly des Taurines nous ont heureusement laissé des images plus vives du paysage montréalais, comme Tocqueville, Élisée Reclus ou André Siegfried, en 1831, 1890 ou 1906, saisissaient avec acuité la situation non seulement démographique, écologique, mais proprement politique de la métropole bilingue et conquise, carrefour de tous les compromis. À vrai dire, entre les riches préambule et appendice — une centaine de pages documentaires tirées des explorateurs, historiens, géographes, sociologues et voyageurs-écrivains — s'insèrent, pauvres, presque superflues, les descriptions et évocations des romanciers. Ce sont les Canadiens anglais — hasard ? — qui trouvent les formules les plus concises et les plus justes. Ils possèdent Montréal jusque dans leurs définitions : « *an English garrison encysted in an overgrown French village* » ; « *a rock of riches with poverty sprawling around the rock* »⁷.

On s'étonne de certains choix : pourquoi *le Cabochon* et non pas *le Cassé* ? Et plusieurs des ouvrages retenus sont sous-utilisés. *Le Temps des jeux*, cité deux fois rapidement, offrait une intéressante composition des images du père, du soleil, du fleuve et de la ville⁸. Dans *Aaron* — « Alternance des songes. Des abîmes aux sommets » —, le Mont-Royal est « une oasis dans le désert », où le héros connaît Viedna, où il dévore les livres sur Gengis Khan, Pasteur, Disraëli, Ben Gourion,

7. Hugh MacLennan, *The Watch that Ends the Night*, et Morley Callaghan, *The Loved and the Lost*, cités par A. Sirois, *op. cit.*, p. 25.

8. Cf. G.-A. Vachon, « La fenêtre du cinquième », dans *Présence de la critique*, Montréal, H. M. H., 1966, p. 209-220.

etc. Les deux jeunes gens dominant Montréal comme Rastignac, du Père-Lachaise, défiait Paris. « Va à la montagne, répéta Moïse pour qui cette masse vert sombre avait été souvent aussi un symbole. Tu y trouveras la paix. » Aaron y trouve l'amour, l'ambition, une certaine liberté, l'espace américain contre le temps biblique, un rappel « qu'au Nord existe le Canada véritable, les forêts et la toundra, les nappes d'huile... » Cette « mamelle féconde, nourricière des villes de béton, de plastique et d'acier », c'est, derrière la colline urbaine, le Nord mythique. Voilà qui élargit la « gigantesque jardinière » du *Couteau sur la table*, à laquelle ne s'arrête pas davantage Antoine Sirois⁹.

Le chapitre sur les classes sociales (qui parle plus volontiers de couches, de strates, de niveaux) conclut à un double caractère de la société montréalaise : mobilité, tant verticale qu'horizontale, et quasi-absence d'esprit de classe, à cause du manque d'enracinement et de tradition. Mais, pas plus que celle de la sociologie française classique, la définition américaine adoptée ici à travers Raymond Aron, ne convient exactement. Au chapitre suivant, on notera d'ailleurs, avec Falardeau, des différences radicales entre deux « catégories » très nettes de familles urbaines : bourgeoises et ouvrières. Catégories non pas familiales, mais sociales, puisque ce n'est pas l'attitude personnelle des parents qui révolte les fils d'ouvriers, « c'est la condition pauvre qu'ils représentent ». Cette condition coïncide, malgré quelques exceptions, perçues comme telles, avec la condition collective, nationale. « Par classe, il faut entendre... fortune », disait une héroïne de Claire Martin. Il faut entendre non seulement richesse ou pauvreté effectives, mais situation générale, égalité ou inégalité des chances.

N'osant pas toucher à la politique, le critique, timide ou prudent, désamorce l'opposition des deux prin-

9. Dire qu'avec Jacques Godbout « nous revenons au rêve de Desmarchais » paraît restrictif, injuste, puisque, depuis l'État laurentien de *la Chesnaie*, M. Sirois l'ajoute, « deux éléments ont varié : l'idéologie du retour à la terre ou d'une vocation terrienne a disparu, la foi catholique comme élément essentiel de la tradition ne s'impose plus » (*op. cit.*, p. 42).

cipaux groupes ethniques dans un affrontement de systèmes de valeurs : « L'un tiendrait à un trop fort spiritualisme ou intellectualisme, l'autre aurait un trop fort penchant matérialiste et pragmatique. » On ne voit guère où logerait l'« intellectualisme », et même le « spiritualisme », d'un peuple sous-instruit, pour qui la paroisse était un cadre d'organisation¹⁰, et qui s'appuyait sur son clergé comme sur une classe au prestige social assuré.

« Le dénuement dont souffrent les parents ouvriers est refusé par la deuxième génération. La présence face à des groupes ethniques importants et l'évidence avec laquelle apparaît la supériorité économique d'un groupe suscitent un affrontement. » La notion et la situation de classe se confondraient donc ici, avec celles de groupe ethnique et de nation¹¹. À ce moment, M. Sirois paraît reculer devant les conséquences de sa propre observation. Au moins vingt auteurs parlent « de façon substantielle » de la révolte sous ses différentes formes : ne serait-ce pas, dit-il, qu'ils éprouvent « une certaine difficulté à prendre la distance voulue de leur œuvre, à se dégager de leurs problèmes personnels... » ? Pareille question, si elle ne veut pas être une échappatoire, mériterait d'être approfondie. Or l'auteur passe aussitôt à une nouvelle description et à des conclusions édulcorées.

Il constate que les personnages d'écrivains sont peu nombreux dans les œuvres de langue française¹², mais n'étudiera pas, en même temps que Montréal dans le roman canadien, le romancier et le roman dans la

10. Un reproche général, puisqu'on le retrouve dans la bouche des personnages d'une bonne douzaine de romans, s'adresse au formalisme de la pratique religieuse et à l'étroitesse de la formation morale dispensée par les clercs et les parents catholiques (cf. A. Sirois, *op. cit.*, p. 133-134).

11. Sur le « mode national » des revendications sociales, dans toute situation coloniale, cf. Albert Memmi, *L'Homme dominé*, Paris, Gallimard, 1968. Spécialement les chapitres intitulés : « La gauche et le problème colonial » et « Les Canadiens français sont-ils des colonisés ? »

12. « Tout au plus pouvons-nous pressentir une certaine impuissance chez eux à créer une œuvre authentique : ainsi pour Jules Leboeuf dans *la Bagarre*, pour Jonathan dans *la Jument des Mongols*, ou Lucien Tremblay dans *les Vivants, les morts et les autres* » (*op. cit.*, p. 86).

Cité, comme a commencé de le faire Jean-Louis Major à propos de *Prochain épisode*, écrit « comme québécois en tant que roman, et comme roman en tant que québécois ¹³ ». On ne lisait jamais les œuvres, on ne voyait jamais écrire le personnage-écrivain des romans des années 40. Celui des années 60, du *Libraire*, à *Salut Galarneau !*, « qui pourtant écrit et réfléchit sur l'écriture, semble n'y arriver que par le détour d'une tout autre activité ». Il craint, sous le couvert de l'écriture, d'être préoccupé d'un statut d'intellectuel, c'est-à-dire de nouveau riche, qui lui permettrait de se sauver, seul, hors d'une société où il est, comme tous, aliéné. « Moi je veux *vécrire*. L'avantage, quand tu *vécris*, c'est que c'est toi le patron... » La reprise de Montréal, et du Québec, commence par une conscience et une habitation de l'écriture. Un lecteur n'eût pas inspiré confiance au Michel, alias Robert M. Garneau, du *Poids du jour*, provincial transplanté et arriviste libéral. Mais la ville prépare les hommes qui vont la mythifier et la démythifier, la pourrir et la féconder, la transformer en Cité. Le couteau est déjà sur la table, pour la chirurgie, et pour le partage du pain.

L'espace et le temps des poètes

On a tout fait, semble-t-il, pour enfler le volume (et le prix) du quatrième tome des *Archives des lettres canadiennes*, somme indispensable qui reprend le projet et le titre de l'abbé Dandurand (1933) : *la Poésie canadienne-française* ¹⁴. Si les recherches historiques, tech-

13. Jean-Louis Major, « Pour une lecture du roman québécois », *Revue d'esthétique*, t. XXII, n° 3, p. 251-261. J.-L. Major signe également un des meilleurs chapitres (« Romans-poèmes, romans-symboles, « nouveau roman ») de *l'Histoire de la littérature française du Québec* de Pierre de Grandpré (Montréal, Beauchemin, 1969, t. III) où le théâtre est encore une fois le plus mal servi (entre autres absences : Françoise Loranger).

14. *Archives des lettres canadiennes*, t. IV : *la Poésie canadienne-française*, publication du Centre de recherches en littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Montréal, Fides, 1969, 701 p. Il serait fastidieux d'énumérer les quelques erreurs de détail (titres, dates...) qu'admet inévitablement un ouvrage de cette envergure. J'en signale cependant une, persistante (cf. p. 430. Voir aussi J. Marcel, *l'Illettré*, vol. 1, n° 2) : Gilles Marcotte n'est pas de la génération de *la Relève*

niques, et la plupart des approches thématiques et des profils sont rigoureux et nécessaires, quelques-uns sont superficiels ou démesurément longs. La bio-bibliographie, l'anthologie et la photographie des poètes auraient pu être laissées aux histoires littéraires illustrées, d'autant plus que la dernière section nous procure une bibliographie complète, onomastique et chronologique. Par contre, un index général aurait été commode, plusieurs études se recoupant sur certaines questions et certains noms.

En deux cent vingt pages de témoignages, quarante-deux poètes répondent à la question : « Qu'est-ce que la poésie pour vous ? » La plupart, et on ne peut leur en faire grief, sont de piètres théoriciens. Pour un Brault, un Chamberland, un Dumont, combien d'essayistes improvisés, laborieux et confus. Ceux qui avouent ne s'être jamais posé la question (Marie-Claire Blais), ne pas ou ne plus savoir, répondent souvent le mieux. « Il faudrait inventer une catéchèse de la poésie », affirme curieusement Gemma Tremblay. Et Raymond Laberge récite, comme au catéchisme : « La poésie est pour moi, l'évasion nécessaire hors d'une condition humaine dérisoire, par l'expression personnelle et incantatoire du Verbe écrit. » Grandbois, plus modeste, en une ligne : « Je n'en sais rien. Cela représente ce qui est intérieur et qui nous transporte en même temps hors de nous. » « La poésie n'est rien pour moi » et « On ne devrait pas avoir le droit de parler de poésie », déclare Suzanne Paradis, qui en parle beaucoup. Si la définition du *Petit Larousse* « satisfait pleinement » Desrochers, d'autres cherchent des formules plus vives, des images-chocs : « cousine germaine de l'imprévisible », « petit village-soleil », « sardine dans la mer ». De la poésie « salut et rédemption », « pratique du surnaturel », à la poésie « syllabe qui tonne, mot qui chahute, lettre qui explose » (Gauvreau), « transe et subversion » (Chamberland), les points de vue vigoureusement opposés et passionnants sont noyés, si l'on veut tout lire, dans un fatras de dissertations scolaires.

et n'est jamais monté sur la scène paroissiale de Sainte-Catherine aux côtés de Saint-Denys Garneau, Anne Hébert et leurs amis.

« On ne saurait bien parler de poésie qu'en poésie », soutient Gilbert Choquette. Mais il aligne des métaphores ou équivalences plus ou moins heureuses qui, trop nombreuses, se détruisent les unes les autres. S'il était utile de publier les deux textes (de 1960 et 1963) de Paul-Marie Lapointe, l'était-il autant de puiser dans les « Notes sur la poésie » de Giguère, qu'on peut lire dans *Littérature du Québec* (I), et de reproduire intégralement la conférence d'Anne Hébert qui sert déjà de prologue au *Mystère de la parole* ?

Pourquoi vingt pages sur la chanson poétique (Leclerc et Vigneault) et aucune¹⁵ sur la chanson folklorique et la tradition orale ? Pourquoi trente pages d'inventaire sur « la naissance du feu » et aucun essai de synthèse sur les thèmes encore plus importants de l'amour, du pays, du poète (auquel s'intéresse déjà notre poésie romantique) ? Sur l'École de l'exil, André Major n'ajoute guère à la conférence bien connue d'Éthier-Blais. Les études sur Grandbois et Lasnier manquent de relief. Wyczynski revient sans beaucoup de neuf, sauf en ce qui concerne Beaugard et Loranget, sur l'héritage poétique de l'École littéraire de Montréal. Il affirme que pour Jean Charbonneau la poésie est « fondamentalement un moyen de connaissance », avant de préciser, plus convaincant, que celui-ci n'a produit que « de la philosophie rimée ».

David M. Hayne déplore l'excessive prolongation sur nos rives du mouvement romantique européen, « expurgé et déformé pour des raisons étrangères à la littérature¹⁶ ». Jeanne d'Arc Lortie soutient, au con-

15. Si l'on excepte quelques lignes du premier chapitre (*La Poésie canadienne-française*, p. 31, 49) où l'on reconnaît et admire la part que font à l'oreille les pionniers de notre poésie.

16. *La Poésie canadienne-française*, p. 73. M. Hayne suggère divers champs de recherche et sujets de thèse : la fortune de Lamartine au Canada, l'adoption et l'adaptation du sonnet, l'histoire des concours de poésie de l'Université Laval (1867-1869), la controverse autour des *Premières poésies* d'Évarturel, etc. Voir aussi les actes du colloque tenu à l'Université d'Ottawa les 25 et 26 octobre 1968 : *Recherche et littérature canadienne-française*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, « Cahiers du Centre de recherches en littérature canadienne-française », n° 2, 1969, 297 p. — G.-A. Vachon, entre autres, y fait de judicieuses distinctions et propositions (p. 247-250).

traire, que notre retard est un mythe, que le décalage n'était pas si grand, et surtout que chaque pays doit suivre son rythme propre. « Reproche-t-on au romantisme français de retarder de trente ans sur le romantisme d'Angleterre ? » On est surpris de ne pas trouver Crémazie dans les chapitres sur les Origines et sur la poésie romantique. L'intention était sans doute de ne pas doubler le « profil » que lui réserve M^{me} Condemine. Celle-ci prétend que si Crémazie s'était réfugié dans l'Ouest américain, comme Fréchette, il aurait trouvé « une ambiance d'activité et de lutte, au milieu de compatriotes, dans un pays nouveau », évitant ainsi d'être trop conscient de son impuissance, écrasé par le niveau culturel de la France. Mais Crémazie n'avait pas le tempérament extraverti de Fréchette. La mère patrie suscite dans son âme, reconnaît ailleurs sa portraitiste, « une émotion plus forte peut-être que celle que lui inspirait la terre canadienne ». « C'est le génie des batailles qui semble lui dicter ses vers », remarquait Thomas Chapais. Ce motif réunit en effet les deux thèmes essentiels de Crémazie : la patrie et la mort.

Jean Ménard rappelle opportunément la parenté étymologique de *terroir* et de *territoire*. Il redonne à Albert Ferland, « aussi bon artiste que Paul Morin », sa place et son influence. La poésie du terroir, ici, est plus qu'une poésie régionaliste, géorgique, pittoresque ; c'est, dans quelques cas, une poésie du pays, de l'espace, des éléments, des arbres, des Indiens. Quand Ferland écrit que le terroir « a mêlé dans l'oubli les os des guerriers rouges aux végétaux disparus, et sa fécondité qui donne le pain est faite de la mort des forêts », il recourt à des images très proches du *Pays sans parole*, quoique la dynamique soit différente. Entre les couplets séparatistes d'Isidore Bédard (1829) et la thématique « de fondation et d'appartenance » qui caractérise l'Hexagone, le « terroir boréal » des Chapman, Ferland et Desrochers fournit un inventaire matériel qui complète et corrige l'inventaire spirituel ou esthétique de Nelligan et de Saint-Denys Garneau.

« La signification de Nelligan » pour Réjean Robidoux, c'est de commencer, négativement mais authen-

tiquement, la « définition de notre identité ». Dans cette conférence, prononcée l'an dernier à l'Université McGill, Robidoux montre, contre Georges-André Vachon, que Nelligan se situe plus près de la poésie d'aujourd'hui que de Crémazie. Il échappe à « l'ère du silence » ; les plus beaux poèmes ne sont pas pour lui, comme pour son prédécesseur, « ceux que l'on rêve », mais ceux que l'on écrit. Nelligan a voulu son destin (*Je veux m'éluder, Musiques funèbres*). Il a trouvé dans son registre de langage et son expérience poétique ce « moyen d'abolir tous les ordres établis » que les surréalistes ont appris aux poètes de l'Hexagone et de la négritude. Son exemplarité tient « au cri, au thème fondamental, au but et à la vérité de ses poèmes qui sont la mise en forme très poussée et la réalisation accomplie du naufrage personnel ou de la perte tragique de soi. C'est donc par zèle et par excès, plutôt que par défaut d'efficacité créatrice, et dans l'acte de sa parole que le jeune Nelligan est la fidèle image de notre vieille aliénation collective ».

Jacques Brault s'attaque au mythe de Saint-Denys Garneau victime et distingue soigneusement la courbe des *Poésies* de la ligne, essentialiste et moralisante, du *Journal*¹⁷. « Celui-ci progresse du gris au blanc, de la maigreur à l'émaciation, alors que celles-là, tendant toutes au silence, finissent par traverser le silence et par trouver dans l'extrême aridité une espèce de sommeil liquide où la mort symbolise le grand retour au sein maternel. » L'image, contradictoire et complémentaire, de la maison fermée où l'on étouffe et de la maison ouverte « à tout venant » par un frère « assailli de toutes les morts » extérieures, explique cette impossibilité de choisir qui est le point de départ autant que la

17. Ce que ne fait pas suffisamment Roland Bourneuf dans sa thèse de littérature comparée (*Saint-Denys Garneau et ses lectures européennes*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres canadiennes », n° 6, 1969, 333 p.), qui arrive cependant à d'heureuses conclusions, telle celle-ci, résumant l'influence de Baudelaire, et peut-être de Claudel et de Reverdy, sur la poésie garnélienne : « la tentative artistique est une impasse qui ne conduit pas à l'absolu mais à l'absolu de soi-même » (p. 295).

conclusion de l'aventure poétique de Garneau. La cendre, la fêlure et la faille coexistent avec la tonalité calme et heureuse des *Cils des arbres* (écrit avant 1938) et des *Esquisses en plein air* (1935).

Anéanti d'ennui vivace

Exaspéré d'espoir tenace

le poète tente de convertir la pauvreté du langage (et de la vie) en plénitude du silence (et de la mort). Il s'opère de l'inauthentique, s'ébranche, durcit son désir, s'ossifie. On saisit un rapport subtil entre les vertiges de la violence et ceux de l'érotisme. Le poète finalement « parle *pour dire* qu'il ne parle pas ». (C'est moi qui souligne.) Suicide, démission ? Risque et courage intermittent, « absolutisme inflexible » qui se retourne souvent en « chimères d'expiation et fantôme de remords », en « silence travesti ».

Jacques Blais et Jean-Louis Major signent deux études fouillées, premiers états de vastes recherches qu'ils ont entreprises, l'un sur le mouvement poétique de 1935 à 1950, l'autre sur l'Hexagone. Malgré une application un peu rigide des *Structures anthropologiques de l'imaginaire*¹⁸, Pierre Pagé réussit, à travers le thème de la mort, une analyse qui complète sans la délayer sa monographie sur Anne Hébert. Il a raison de voir dans *Je suis la terre et l'eau* le résumé, le fondement et l'aboutissant, en ses deux cycles complémentaires, de l'évolution du poète.

Une fois de plus (et de trop), le R. P. Légaré agit comme théologien de service. Pour son histoire du sentiment religieux, il dispose de moins de matière, et de moins de talent, que Bremond. Il étend notre « parterre marial » à Notre-Dame de Lyre jusqu'aux devoirs d'élèves franco-ontariennes et au frère Rémi, surnommé « le pipeau de la Vierge ». Il traite la poésie contemporaine d'« engagée et enragée », s'élève contre le *Credo* de Pierre Trottier, « parodie blasphématoire plus prononcée que celle du *Notre Père* érucitée déjà par

18. Contre quoi s'élève pour sa part Fernand Ouellette (*la Poésie canadienne-française*, p. 477). Il est presque toujours possible, on le voit, de corriger ou de nuancer l'un par l'autre les points de vue très divers de *la Poésie canadienne-française*.

Jacques Prévert ». Il donne quelques extraits de *Terre Québec* mais ignore *Genèses*. D'autres collaborateurs¹⁹ parlent avec plus de discernement des thèmes religieux, depuis l'ancienne *Complainte d'Adam et d'Ève* jusqu'à Simone Routier et Rina Lasnier.

La jeune poésie n'est pas « nationaliste et anticléricale », comme l'écrit un peu vite Pierre Châtillon, citant mal à propos *l'Afficheur hurle et le Ciel fermé* (oublié par le P. Légaré). Elle est, si l'on veut, nationale et laïque, mais avant tout poétique. Chamberland, pour qui la poésie est et doit être révolutionnaire, refuse néanmoins le vocable équivoque de « poète engagé » et la limitation au politique du contenu révolutionnaire de la poésie, manifesté exemplairement par le surréalisme, « exigence de métamorphose intégrale de la conscience et de la conduite » : « *La poésie, c'est le mal*, le chancre incandescent qui s'attache aux sépulcres blanchis pour en précipiter la chute au sein d'une humanité efficacement scandalisée, enfin renseignée sur la pourriture dorée qui l'asservit²⁰. »

*Le Temps des poètes*²¹ est l'exploration remarquablement souple et équilibrée d'une époque qu'on pourrait appeler l'âge d'or — ou « âge de la parole » — de la poésie québécoise. Avec une sympathie « vouée aux œuvres plutôt qu'aux systèmes », Gilles Marcotte trace des sentiers, détermine des points de repère, enregistre des directions, mesure des distances. Cette description critique est déjà, quoi qu'en dise modestement l'auteur, une topographie littéraire. Elle dégage les perspectives, nettoie, délimite et renforce le paysage. Marcotte ne pratique pas cette histoire ou cette critique

19. Cf. p. 23s, 64s, 165s, etc.

20. *La Poésie canadienne-française*, p. 579.

21. Gilles Marcotte, *Le Temps des poètes. Description critique de la poésie actuelle au Canada français*, Montréal, H. M. H., 1969, 251 p. — Le critique appuie sur deux faits (« 1) il existe une ville appelée Québec; 2) il existe au Québec des écrivains de langue anglaise », cf. p. 33, note 29) sa réticence à employer l'adjectif *québécois*. Ces raisons ne paraissent pas dirimantes : on pourrait appeler *québecquoise* avec deux *q* la poésie de la capitale; et l'autre, « Quebec (Quebecer, Quebecian) Poetry » ou, selon le cas, « Canadian Poetry of Quebec ».

« à la québécoise » dont parlait Dominique Noguez, « façon généreuse et détaillée consistant à faire un sort à tous et à tout ²² ». Généreux, Marcotte l'est certainement, et assez détaillé pour être précis. Mais, sans opérer un classement rigide et offrir des conclusions prématurées, il propose un choix rigoureusement personnel et une hiérarchie très claire.

Il ne dit pas un mot de Guy Robert, bon éditeur, animateur et critique, mais *poète* aussi introuvable que répandu; pas un mot (sauf pour Suzanne Paradis) des nombreux recueils publiés à Québec chez Garneau; pas un mot de Nicole Brossard et du groupe de *la Barre du jour* (ce qui est plus étonnant, mais on peut, pour l'essentiel, leur appliquer les remarques faites au sujet de l'Estérel et de *Quoi*). Contrairement à certains chroniqueurs pressés, il donne son vrai sens et sa place au Godin des *Cantouques*, tentative de récupérer en poésie la verve populaire et les valeurs, françaises, d'un vocabulaire savoureux. Il reconnaît dans *l'Alchimie du corps* de Juan Garcia « une des révélations poétiques les plus importantes de ces dernières années ». Même agacé et amusé par les messages du prolifique Péloquin, il étudie attentivement le post-surréalisme du *Manifeste infra* et le formalisme de la revue *Quoi*, qui, malgré des techniques et des tics empruntés à *Tel quel*, procède d'un esprit tout différent ²³. Si Duguay « violente la syntaxe et le mot, ce n'est pas pour abolir le sens mais le faire surgir dans une fraîche nouveauté ».

Marcotte voit trois étapes à l'évolution poétique du second tiers du siècle. D'abord les conflits et l'angoisse engendrés par l'irruption de la *modernité*, c'est-à-dire la conscience du mouvement, du changement, de la recherche infinie, dans le langage poétique. La solitude,

22. Dominique Noguez, « Petit coup d'œil incongru sur dix ans de cinéma québécois », *Revue d'esthétique*, t. XXII, n° 3, juillet-septembre 1969, p. 288. Dans une note à la fin de cet article (p. 300-301), l'auteur déplore que notre jeune cinéma n'ait pas encore trouvé ses et sa critique(s).

23. Un Raoul Duguay, par exemple, « s'enivre de clameurs » alors qu'un Denis Roche (*Eros énergumène*) prône « une poésie qui ne soit faite ni pour être regardée ni pour être déclamée » (*le Temps des poètes*, p. 194-198 et 209, note 222).

chez Garneau et Grandbois, Hébert et Lasnier, n'est pas seulement un thème psychologique et moral, elle est esthétique, métaphysique, elle est « solitude de la poésie ». Viennent ensuite les explosions de surréalisme qui accompagnent *Refus global* et la révolution des arts plastiques. Enfin l'Hexagone, qui n'est ni une école ni un mouvement, et le contraire même d'une chapelle. Autant que par ses œuvres, c'est par les motifs et les modalités de son action (sens de l'équipe, ouverture, méthodes d'autofinancement et de vente directe, entreprises d'animation culturelle, de *Liberté* aux rencontres d'écrivains...) que l'Hexagone a pu transformer « les conditions d'exercice et d'accueil » de la poésie au Canada français, et faire germer « la conscience d'une responsabilité collective de la poésie ». Aussi Marcotte attache-t-il plus d'importance aux prospectus et déclarations d'intentions de l'Hexagone qu'aux prises de position théoriques et tranchées de quelques mouvements qui se veulent plus structurés. À l'intérieur même de l'Hexagone il distingue deux périodes : la première, pragmatique, établit l'accord du poète et de son milieu ; la seconde, à partir de 1957 (*la Poésie et nous*), 1958, 1960, s'interroge : « cette poésie nous concerne-t-elle ? » « ... On avait fait confiance au milieu avant d'y voir la raison d'un engagement politique et social ; on avait fondé sur la parole avant d'apercevoir qu'elle avait partie liée avec la vie difficile de la langue française en Amérique. À l'Hexagone, tout se passe comme si la pensée naissait de l'action. » Elle en naît, effectivement, et ne cessera de s'y développer.

Avec des exemples brefs et pertinents, *le Temps des poètes* réussit mieux que *l'Histoire de la littérature française du Québec*²⁴ à suivre, même au plan historique, les couleurs et le rythme de la production poétique des dernières décennies. *L'Histoire* traite relativement mal, je veux dire trop vite, les quatre « grands aînés ». Elle consacre une page — de texte : j'excepte ici les

24. Pierre de Grandpré, *Histoire de la littérature française du Québec*, t. III : 1945 à nos jours. *La poésie*, Montréal, Beauchemin, 1969, 408 p.

citations — à Rina Lasnier, quatre pages à Anne Hébert (moins qu'à Trottier, Sylvain Garneau, Gatien Lapointe et Perreault) contre vingt-trois aux « poètes de la chanson ». Brault et Miron sont placés non parmi les poètes de « l'appartenance » ou ceux du « pays réinventé », mais dans une curieuse et hétéroclite « coulée centrale du lyrisme », sous divers « souffles élégiaques », aux côtés de Maurice Beaulieu, dont le lyrisme, de glaise en glaise, est rien moins que coulant. Plutôt que de multiplier les morceaux choisis, ce manuel aurait été plus utile (et plus accessible) aux étudiants en se contentant d'un ou deux poèmes, expliqués, quitte à compléter, là où c'est vraiment nécessaire — et pas jusqu'aux *Illustrations babéliennes* de McGill — les anthologies existantes. On aurait pu aussi renvoyer en note ou en appendice quelques dizaines d'*écrivains* dont on ne sait pas encore s'ils deviendront écrivains. Malgré le flottement des critères et des méthodes, il serait injuste de ne voir dans cette œuvre de collaboration qu'un fourre-tout, un catalogue, ou une « littérature qui se fige ». Plusieurs poètes sont bien servis : les pionniers du « surréel », entre autres. Cette histoire littéraire, « ouverte » et « généreuse ²⁵ » — un peu trop bonne fille, justement — est moins arbitraire et plus complète qu'aucune autre.

*

* * *

Un Jean-Charles Harvey ne pourrait plus, dix-sept ans après *les Paradis de sable*, s'en prendre à l'« esprit colonial » d'une certaine critique considérant comme mauvais tout écrit canadien « qui n'aurait pas son point précis de comparaison dans tel ou tel écrit d'outre-mer ²⁶ ». Les Européens eux-mêmes insistent sur « les

25. Comme l'écrit Jean-Guy Pilon (*l'Illettré*, vol. 1, n° 2), qui se félicite d'avoir été compris par René Garneau : il est placé « au centre de l'activité poétique contemporaine au Canada » (p. 296).

26. Jean-Charles Harvey, *la Vie littéraire. Critique de coloniaux et de petites créatures* [ne serait-ce pas plutôt : *natures ?*], texte inédit reproduit en fac-similé par Guildo Rousseau, *Jean-Charles Harvey et son œuvre romanesque* (Mont-réal, Centre éducatif et culturel, « Reflets », 1969, 198 p.), p. 172-175. Quoi qu'en écrive son préfacier, directeur de la

sources et les nécessités québécoises ²⁷ » des œuvres qu'ils commencent à lire ²⁸. La critique, *qui se fait* en même temps que la littérature et le pays, se fait spécifiquement, sans timidité ni étroitesse. Elle mythifie parfois ? L'important est de puiser à tous les mythes et de les épuiser ; que tout le réel soit imaginé et l'imaginaire rendu réel. La critique est la plus patiente utopie.

Si beaucoup d'auteurs, d'époques et même de genres (le théâtre, l'essai) demeurent en partie fermés, quelques romanciers et surtout des poètes ont reçu les regards plus ou moins croisés de l'histoire, de l'analyse bachelardienne, de l'esthétique, du comparatisme. La psychanalyse et la sociologie interviennent çà et là ou systématiquement, parfois trop exclusivement. Se font attendre, par contre, la linguistique et le structuralisme (sauf cette forme souple, mitigée, qu'on peut appeler structuro-thématique) ²⁹. Résistance analogue à celle que rencontrent ici le nouveau roman, l'anti-théâtre et la poésie-laboratoire. Le temps de la critique littéraire québécoise (intrinsèque ou extrinsèque à l'œuvre) n'est pas arrivé ; nous avons *des* critiques et

collection, ce n'est pas la méthode de Charles du Bos que M. Rousseau applique ici. Mal composée, la thèse fourmille cependant de renseignements et de documents de première main. C'est un défrichage. On pourrait dire la même chose de Jacques Brunet, *Albert Laberge, sa vie et son œuvre* (Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, « Visage des lettres canadiennes IV », 1969, 176 p.), aussi riche et mieux ordonnée, où l'outillage critique manque encore d'affinement.

27. René Lacôte, *Anne Hébert*, Paris, Seghers, « Poètes d'aujourd'hui », 1969, p. 87.

28. René Lacôte remarque justement : « quelques bons romans aux thèmes dépassés, qui sont au Canada des classiques », « ne deviendront pour nous lisibles avec profit que lorsque la nouvelle littérature du Québec aura fait en France son chemin » (*ibid.*, p. 13). Eva Kushner (*Rina Lasnier*, Paris, Seghers, « Poètes d'aujourd'hui », 1969, 189 p.), sans y insister, fait un rapprochement entre le symbolisme des gisants (« l'embrassement amoureux de l'absence ») et le paysage, « très fidèle à la terre québécoise », où « la neige voudrait tout fixer dans une perfection immobile et mortelle » (p. 13-16).

29. Un article comme « Lire le *Refus global* » de Claude Bertrand et Jean Stafford (« Les automatistes », *la Barre du jour*, nos 17-18-19-20, janvier-août 1969, 389 p.) est une exception.

des chroniqueurs, jardiniers ou sages-femmes, avisés plutôt que savants. Nous sommes au temps de la parole, difficile et enthousiaste, concrète et multiple, non au temps mûr et abstrait du langage et de la langue. Nous avons besoin de descriptions et d'histoires, de chants, de cris, de clameurs, de lettres, de journaux intimes, de mémoires, d'essais passionnés, de romans d'époque ou autobiographiques, de sagas comme *le Ciel de Québec* ou *l'Amélanchier*. Avant de parler d'elle, de s'interroger sur sa propre aventure et sa propre structure — ou en même temps qu'elle le fait : *Prochain épisode* —, l'œuvre québécoise doit nous parler à nous et de nous, nous écrire, nous faire lire la ville, le Nord et le futur. Le diable peut bien emporter le titre, l'intrigue et les personnages ; il ne nous emportera que lorsque nous aurons été nommés, situés, incarnés. On ne critique, on ne libère ou on ne tue, que les vivants ; mais alors ils savent se défendre.

LAURENT MAILHOT